

Le hasard et la responsabilité
La chambre du fils. Nanni Moretti

Gilles Marsolais

Number 107-108, Fall 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23867ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marsolais, G. (2001). Review of [Le hasard et la responsabilité / *La chambre du fils. Nanni Moretti*]. *24 images*, (107-108), 55–55.

LE HASARD ET LA RESPONSABILITÉ

PAR GILLES MARSOLAIS

LA CHAMBRE DU FILS ■ Nanni Moretti

Ce film de Nanni Moretti aborde un sujet tout simple, à la limite d'une situation mélodramatique: une petite famille bourgeoise file le parfait bonheur jusqu'à ce qu'un bête accident provoque la mort du fils et vienne détruire cette belle harmonie. Moretti a l'intelligence de ne pas s'apitoyer sur les faits, mais de reporter son attention sur la question cruciale du «comment» vivre, du «comment» assumer le deuil après un tel drame. Et chez lui, cette approche intelligente n'exclut pas irrémédiablement l'émotion.

Après la mort brutale d'un enfant, la douleur demeure, lancinante, ravivée par mille et un détails, empoisonnant la vie de tous les jours des survivants, paralysant toute forme de spontanéité, perturbant jusqu'à la vie professionnelle des parents. Dans ses films précédents, comme *Caro diario*, Moretti a prouvé son adresse à sélectionner et à exploiter avec un rare bonheur les détails infimes mais pourtant révélateurs d'une situation et à les orchestrer comme s'ils coulaient de source, pour en faire un tout homogène et singulier. Ici, la méthode est la même, tout aussi réussie, bien qu'elle porte sur un sujet autrement plus difficile à aborder.

Nanni Moretti se tire d'affaire, admirablement, en établissant une juste «distance» avec son personnage (il incarne le père sur qui est centrée l'attention), avec son sujet et avec le filmage même. D'entrée de jeu, Giovanni (le père) est un psychanalyste serein qui exerce sa profession dans une petite ville d'Italie avec le détachement convenu et qui considère le monde qui l'entoure avec un regard amusé, comme s'il s'agissait d'une représentation. Lorsqu'il endosse la défroque du réalisateur, Moretti semble être dans les mêmes dispositions: dans un premier temps, il observe de loin et en misant sur la durée le bonheur bourgeois apparemment sans faille de cette petite famille idéalisée, avant que ne survienne l'effet de rupture, l'accident bête (accompa-



Nanni Moretti. Une œuvre de maturité.

gné de signes annonciateurs qui se bousculent en un montage alterné). Dès lors, tout se jouera sur les regards d'incompréhension et de reproche intériorisé, conduisant le père à vouloir réécrire le fil des événements, voire à les imaginer: et s'il avait accepté ce dimanche-là, se demande-t-il, au lieu de prendre rendez-vous avec un patient en crise, d'aller faire du jogging avec son fils...? Encore là, Moretti évite de sombrer dans la lourdeur signifiante: le recours à une voix off explicative, par exemple, serait dans ce cas-ci une faute de goût impardonnable et l'aveu d'une faiblesse scénaristique. Des petits riens traduisent le désarroi du personnage et de ceux qui l'entourent: une théière ou une tasse ébréchée que l'on se met soudain à détester, un ustensile qui devient tout à coup monstrueux, etc. Bref, c'est par petites touches que s'effectue la prise de conscience du père qui voit que la survie même de la famille se trouve menacée par suite de ce drame, alors même que, désormais privé de sa position de simple spectateur, privé de recul, sa pratique professionnelle se met elle aussi à dérapier.

Le mélodrame commande une fin heureuse, qui repose généralement sur un élément exogène, un *deus ex machina* qui vient résoudre le conflit comme par miracle. Moretti, lui aussi, use du procédé pour sortir les personnages de leur situation sans issue, en faisant intervenir Arianna, la toute nouvelle amie inconnue des parents que le fils avait ren-

contrée juste avant son décès, mais il le fait avec délicatesse, en adjoignant à ce ressort dramatique la notion de frontière (qui se prolonge toutefois un peu trop). Réconcilié avec lui-même grâce à cette rencontre providentielle, Giovanni devra réapprendre à son tour à «avoir un rapport plus détendu avec la vie», comme il le conseillait à ses patients avec un brin de cynisme avant le drame. À la différence que cette fêlure intériorisée qui lui a permis de se questionner sur le hasard et sa propre responsabilité, en plus d'avoir transformé à tout jamais sa vie professionnelle, le préservera dans sa vie personnelle de la représentation illusoire d'un bonheur trop parfait. Il lui restera à recoller la théière...

Largement plébiscitée, *La chambre du fils* a remporté une palme d'or méritée, même s'il s'agit d'un film plus classique et plus consensuel que les films précédents de Moretti, par sa façon de «gérer» les émotions du spectateur, d'arrondir les angles et d'adoucir la dureté de son sujet. Il n'en constitue pas moins une étape déterminante dans l'œuvre de cet autarcique qui accède, gravement, à la maturité. ■

LA CHAMBRE DU FILS

Italie 2001. Ré.: Nanni Moretti. Scé.: Linda Ferri, Nanni Moretti, Heidrun Schleef. Ph.: Giuseppe Lanci. Mont.: Esmeralda Calabria. Mus.: Nicola Piovani. Int.: Nanni Moretti, Laura Morante, Jasmine Trinca, Giuseppe Sanfelice. 99 minutes. Couleur. Dist.: Alliance Atlantis Vivafilm.